



RAPHAËL
CAREL

**en bas de
page**

Raphaël Carel

En bas de page

© Raphaël Carel, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6212-2

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Partie I

Préliminaires

*

— Je ne suis pas guide touristique, madame, et j'en suis profondément désolé, mais vous n'êtes pas du tout à l'endroit que vous imaginez.

(Et moi donc, pensait-il)

— C'est à trois stations d'ici... plus ou moins, reprit-il.

La dame tournait déjà les talons, la main cramponnée à la porte vitrée.

— Bonne journée, marmonna Anil pour la douzième et dernière fois de la journée.

— Je... oui, vous aussi, lui répondit celle qui regrettait déjà d'être entrée.

La vitre claqua et laissa la librairie atrocement vide. Les livres eux-mêmes avaient l'air de vouloir partir. Ailleurs, sur les traces de cette nouvelle cliente égarée. Anil ne comprenait pas pourquoi personne ne semblait s'intéresser à ses livres. Seul, accoudé au comptoir, il fixait les vieilles étagères devenues désespérantes. Il remettait une énième fois ses facultés commerciales en question et, au passage, son incapacité évidente à converser avec d'autres êtres humains. Il observait les titres en vitrine en soupirant péniblement. Ne pouvait s'empêcher de se remémorer la signature du bail, ce moment précis où il était devenu le maître des lieux. Lui et son sourire aux lèvres quand il serrait très fort les clefs du nouveau local dans ses paumes de jeune adulte. Insouciant du futur qui l'attendait. Du chaos abyssal qu'il allait devoir créer. S'il avait su, il n'y aurait pas cru. Il repassait devant tous les étalages. Touchait une dizaine de fois chaque coin de table et, après avoir jeté un œil autour de lui s'empressait de tourner sur lui-même. Anil comptait dans sa tête jusqu'à dix et frôlait de nouveau les tables.

2, 8, 24...

Chiffre pair.

Puis se calmait. Difficilement.

Et il restait planté là. Entre ses quatre murs, errant seul parmi les ouvrages, se sentant malgré tout à son aise : rassuré, à sa place. Mais toujours cet ennui mortel qui lui faisait tourner la tête. Les journées s'enchaînaient et ne lui offraient que peu de surprise. Toute sa vie s'annonçait ainsi : vide. Il en était intimement persuadé. Rien jusqu'ici ne lui avait donné tort. Ici, Anil était chez

lui. À l'abri. Un peu à côté du monde, autorisé à sombrer dans ses rêveries. Paisible derrière cette vitrine qui le séparait du regard des autres. Ces autres dont il n'avait jamais vraiment compris le fonctionnement. Il se tenait debout au milieu de la salle, symétrique, à égale distance de la caisse enregistreuse et de la porte d'entrée du magasin. Son cerveau appréciait cette harmonie. Il tenait dans sa main un carnet, écrivait et raturait sans cesse.

Il n'avait pas grand-chose d'autre à faire que de se plonger dans ses souvenirs. Cette librairie, Anil l'avait tant observée du haut de la fenêtre de sa chambre d'enfant. Elle lui appartenait maintenant. Cet attrape-rêve grandeur nature qui clignotait la nuit et lui offrait une échappatoire colorée entre ses nombreuses insomnies. De jour, un refuge douillet pour échapper au tintamarre citadin qui l'avait toujours épuisé. Il y avait passé des heures et des heures, caché quelque part derrière ses recueils de poésie favoris. À 8 ans déjà, quand ses camarades de classe se voyaient tous devenir pompiers ou magiciens, lui rêvait de s'enfermer dans ces 80 m² de papier grainé. Vision d'un avenir qui lui apparaissait chaque nuit depuis son lit superposé. Un fantasme sous forme de néon brinquebalant, sans autre prétention que d'épeler devant ses yeux d'enfant les mots "neufs et d'occasion" et de se refléter sur le double vitrage de l'appartement familial. Il s'y réfugiait tous les samedis après-midi. Et dans les livres, trouvait des amis. Anil avait toujours voulu être libraire. Ou quelque chose de cet ordre-là.

Par passion des mots bien sûr, mais s'il était vraiment honnête avec lui-même, aussi pour la tranquillité que lui promettait la profession. Déjà à l'époque, il savait que le monde lui paraîtrait moins effrayant barricadé derrière plusieurs quatrièmes de couverture.

Du plus loin qu'il pût s'en souvenir, Anil avait toujours trouvé ce qui l'entourait étourdissant, bien trop grand. Il n'avait jamais aimé participer aux mêmes jeux que ses camarades, n'avait jamais trouvé l'excitation aussi facilement qu'eux. Il s'était toujours ennuyé beaucoup, trop souvent. Petit, il trouvait déjà la solitude plus satisfaisante que la plupart des conversations de cour d'école. Un sentiment qui ne le lâcherait pas. Un ennui persistant, accompagné d'un profond désarroi. Il ne comprenait pas grand-chose à ce qu'il se passait autour de lui. Tout lui paraissait inutile, absurde, illogique. Des sentiments douloureux qui faisaient monter en lui une panique incontrôlable. Lui coupait le souffle et l'empêchait de vivre complètement. Comme les autres. Son cerveau avançait sans lui, mais surtout : sans les autres. Seul sur le côté de la

route, inquiet et perdu. Lui et sa vision déformée du monde. Cette panique mortelle qui le faisait valdinguer dans une réalité difforme. Il avait mis en place des rituels rassurants, des manies qui calmaient ses crises mais qui le détachaient un peu plus du reste du monde. Troubles obsessionnels, lui avait-on dit. Pourquoi pas. Il ne réfutait pas. Il n'était pas médecin.

Sur les livres, au moins, il avait de l'emprise. Le pouvoir de tourner la page quand bon lui semblait. La possibilité de mettre les actions sur pause une fois l'objet posé sur l'étagère. Exploit irréalisable dans la vraie vie, à son plus grand regret. Ni sur les autres ni sur ses propres actions. « *Neufs ou d'occasion* » : les livres lui permettaient de se cacher. Ils avaient ce pouvoir magique : celui de faire comprendre qu'il n'était pas disponible. Un terrier douillet qui lui offrait le répit sans même avoir à formuler son désintérêt sincère pour ce qu'il se passait autour de lui. Les gens ne dérangent pas un enfant qui lit. Un tour de passe-passe facilement vérifiable les années suivantes. Il en abuserait allégrement. Bien caché derrière toutes ces feuilles de papier, sourd devant ces blablas incessants qui lui faisaient exploser la tête. Imperméable aux autres, à l'abri de ses sentiments. Il remplissait sa tête des histoires d'autrui. Inventées et factices. Bien plus facile à digérer pour lui. La réalité ne l'intéressait pas. Elle lui faisait bien trop peur. Il vivait dans son propre mécanisme. Bizarre, tordu, handicapant, mais le sien. Il tourna une nouvelle fois sur lui-même, serra ses doigts. Ses paumes étaient moites, il détestait ça.

2, 4, 12...

Chiffre pair.

Un tourbillon sans fin.

À bientôt 30 ans, et aujourd'hui plus que jamais, il ne pouvait s'empêcher de regretter l'insouciance que lui avait volée la puberté. Maintenant il devait travailler, faire vivre cette librairie qui semblait déjà destinée à fermer. Il était gentiment passé d'enfant névrosé à adulte inadapté. Il ne bénéficiait plus de l'indulgence qu'on offre à l'adolescent. Il devait à présent servir à quelque chose. Contribuer à la société. Réussir à exister. Il stagnait devant ses murs qu'il avait refaits à neuf, les fixait avec une insistance déroutante. Il se demandait ce qu'il allait bien pouvoir faire de tout ça. De sa vie et de tous ses livres qui ne se vendraient jamais. Devant lui : sa vitrine et plusieurs macarons publicitaires. « *Top vente* » affichait l'une des pancartes, en imitation or et ornements pailletés. Un écriteau douloureux exposant devant lui une histoire d'amour qui prenait si

peu la peine de cacher ses travers sexistes, un essai dangereusement xénophobe retraçant les logorrhées d'un célèbre animateur radio, et un guide de vie holistique signé par une gourou de la vie "saine". L'écrivaine, rendue célèbre par les réseaux sociaux, promettait à quiconque acceptant de déboursier 19,90 € (illustrations comprises) de retrouver passion, foi et sens en l'existence. Une aberration. Il l'avait lu. Et très vite oublié. Tout ça l'avait bien trop déprimé.

Le propriétaire des lieux avait délibérément omis les sept autres ouvrages de cette tête de peloton éditorial. Dignes d'intérêt pourtant, mais qui lui avaient fait l'affront de se retrouver sous ce macaron. Une raison suffisante pour ne plus jamais mériter la moindre attention de sa part et qui vaudrait au prochain client intéressé un regard subtilement dosé de mépris et de condescendance. Si nouveau client il y avait, bien entendu. Chose qui se faisait rare. Excepté quand il réussissait à fourguer deux ou trois tomes anecdotiques à des touristes venus se renseigner sur un itinéraire de quartier. Il observait toutes ces couvertures déguisées d'un bandeau rouge et décida de replonger le nez dans son cahier. Un petit son aigu s'échappa de sa bouche. Un, deux, trois, quatre. Il touchait les coins de tables. Épuisé par lui-même. Il était temps pour lui de rentrer à la maison. La nuit assombrissait le décor, lui chuchotait d'aller se coucher. Tout était à sa place dans la librairie : droit, aligné, centré. Anil souffla, jeta un dernier regard à ce qui l'entourait. Son esprit s'était calmé.

— Allez, il est temps de rentrer. Foutue journée.
Chez lui, c'était ici. Mais en face, aussi.

En face, c'était Margot.

Sept étages en dessous de l'ancien appartement familial pour être exact. Un deux-pièces mal agencé au rez-de-chaussée de cette HLM qu'Anil n'avait jamais quittée. Il pouvait apercevoir la sérigraphie du salon depuis la caisse enregistreuse de sa boutique. Un aller et retour visuel dans ce huis clos qu'avait toujours été sa vie. À quelques étages près. Il sentit vibrer son téléphone, abandonné sur le sol de la librairie, quelque part entre deux cartons de livres encore à déballer. Il était bien trop tard et Margot commençait à s'impatienter.

Sur son écran, un nouveau message :

« Je t'ai laissé un reste de ratatouille au frigo. Je sais que ça ne te motivera pas suffisamment pour te faire rentrer mais je tente le coup. Ne m'oblige pas à tomber dans le chantage affectif, tu sais que j'en suis capable quand je m'ennuie beaucoup. »

Sans réponse de sa part, Margot renchérit 10 minutes plus tard :

« J'ai tout brûlé. L'appartement, la totalité de tes affaires personnelles et tous les sentiments que je pouvais éprouver à ton égard. Tu devrais bientôt apercevoir la fumée. Fais gaffe. »

Margot prenait toujours un malin plaisir à dramatiser. Et puis merde, elle avait raison. Pourquoi s'interdire d'être dramatique, même au sujet d'une ratatouille ? Il faisait nuit. Elle aéra sa chambre depuis des heures et espérait terminer sa journée sur une note plus joyeuse. Fatiguée, Margot avait passé sa journée à jouer au petit mécano.

Vélo, porte de garage, machine à café, Thermos... Toutes sortes de choses qui n'avaient, de près ou de loin, pas grand-chose à voir avec la littérature mais qui rythmaient ses journées à elle. Elle jubilait devant un objet cassé et accordait la majorité de son temps à proposer au voisinage la remise en état de tous les objets qu'elle croisait. Elle avait sauvé la machine à laver de Mme Moreau, rafistolé la totalité de l'électricité de l'appartement précaire de M. Francise et changé à de multiples reprises la carrosserie de la vieille voiture du maraîcher. Pourtant, aujourd'hui, elle n'était pas parvenue à venir à bout d'un ouvre-boîte électrique.

Un signe sans équivoque que sa journée était ratée. Alors qu'Anil ne rêvait que de pages cornées, Margot s'enthousiasmait pour des joints de robinetterie usagés. Elle gagnait sa vie comme ça, de services rendus dans le quartier et à ses amis. Elle concevait son bonheur dans l'idée que chacun de ses gestes trouvait une utilité non négociable, implacable et immédiate. Elle réparait le quotidien. Généralement avec brio. Peu de gens pouvaient en dire autant.

Anil tapota :

« Je serai là dans 10 minutes. Laisse-moi juste la bouteille de vin, ça ira très bien »

Pour réponse :

« Il reste aussi quelques biscottes dans le placard du haut. Il est probable, ceci dit, qu'elles aient moisi. Quant à la bouteille de vin, n'y compte pas trop. Je louche dangereusement dessus depuis vingt bonnes minutes. »

Anil leva les yeux au ciel et fixa la silhouette parfaite qu'il entrevoyait de l'autre côté de la rue. La vie avait l'air plus belle vue d'en face. La distance floutait les contours. Il devait rentrer, fermer le commerce. Il s'accorda pourtant quelques minutes de plus. Quelques minutes pour se remémorer l'été où Margot et lui avaient retapé l'édifice, sa librairie. Margot, parée de sa plus belle salopette de chantier, lui, allongé sur le comptoir, passif. Il l'avait observée avec une admiration qui n'avait jamais failli. Elle qui savait tout faire de ses mains. Lui qui n'avait jamais réussi qu'une seule chose : admirer ce qui était beau.

Et Margot, qu'est-ce que c'était beau !

La plus belle femme qu'il avait rencontrée et qui pourtant, et c'est sans doute ce qui la rendait aussi belle, ne prêtait aucun intérêt à son apparence. Jamais coiffée, encore moins maquillée, elle prenait à peine le temps de se doucher. Elle semblait cependant constamment titiller la perfection, sans y consacrer le moindre effort. Une aberration. Pour certains, un affront. Elle protestait à juste titre qu'un millier d'autres qualificatifs auraient été plus pertinents que ceux reliés à sa beauté. Comme sa mère, la terre entière voulait l'y enfermer. La résumer sans cesse à ses traits parfaitement dessinés. Elle n'avait jamais ouvert un magazine féminin (qu'on l'en préserve, pensait Anil), jamais quémandé à Google une astuce pour camoufler ses cernes. Elle ne s'était même pas inquiétée devant sa minime transition capillaire. Un cheveu blanc était un cheveu blanc,